

d'eau effroyables ; enfin, nous nous rendîmes le soir dans le grand Lac Ontario, à vingt lieues du lieu de notre départ.

« Cette première journée était la plus dangereuse, car si les Iroquois eussent aperçu notre sortie, ils nous eussent coupé chemin, et n'eussent-ils été que dix ou douze, il leur eût été facile de nous mettre, la rivière étant très-étroite, et terminée, après dix lieues de chemin, d'un précipice effrayant, ou nous fussions obligés de mettre pied à terre, et porter l'espace de quatre heures notre bagage et nos canots, par des chemins perdus, et couverts d'une forêt épaisse qui eût servi de Fort à l'ennemi, et d'où à chaque pas il eût pu nous assommer, et tuer sur nous sans être aperçus.

« La protection de Dieu nous accompagna visiblement dans tout le reste du chemin, y marchant dans des périls qui nous faisaient horreur après les avoir évités, et n'ayant point la nuit d'autre gîte que sur la neige, après avoir passé les journées entières dans les eaux et parmi les glaces.

« Dix jours après notre départ, nous trouvâmes le Lac Ontario, sur lequel nous voguions, encore gelé en son embouchure : il fallait prendre la hache en main pour fendre la glace, et se faire passage ; mais ce fut pour entrer deux jours après dans une chente d'eau, où toute notre petite flotte se vit quasi abîmée. Car nous étant engagés dans un grand saut, sans le connoître, nous nous trouvâmes au milieu de ses brisans, qui, par la rencontre de quantité de gros rochers, élevoient des montagnes d'eau et nous jectaient dans autant de précipices, que nous donnions de corps d'autrui. Nos bateaux qui, à peine, avaient demy-pied de bord, se trouèrent bientôt chargés d'eau, et tous nos gens, dans une telle confusion, que leurs cris mêlés avec le bruit du torrent nous faisoient voir l'image d'un triste naufrage. Il falloit pourtant pousser outre, la violence du courant nous emportant malgré nous dans de grandes chutes et par des chemins où jamais on n'avoit passé. La crainte redoubla à la venue d'un de nos canots engoulé dans un brisant qui barroit tout le rapide, et qui étoit néanmoins la route que tous les autres devoient tenir. Trois François y furent noyés, un quatrième ayant échappé heureusement, s'étant tenu attaché au canot, et ayant esté secouru au bas du saut, lors qu'il étoit sur le point de lâcher prise, les forces lui manquant quasi avec la vie. Ceux qui furent noyés avoient communiqué ce jour-là, et s'étoient saintement disposés à la mort, sans savoir qu'elle fût si proche. Mais Dieu qui connoist ses élus, les y avoit amoureusement préparés. Ce nous est une consolation de pouvoir dire : *Pater, quos tradidisti mihi, non perdidisti ex his quemquam* : car ces trois noyés étant au ciel, ne sont perdus qu'heureusement, ayant trouvé Dieu et leur salut dans leur perte.

« Le 3 d'Auril nous abordâmes à Montréal au commencement de la nuit : les glaces n'en étoient parties que le jour même, et elles nous eussent arrêté, si nous fussions arrivés plus tôt. Nous nous vîmes obligés de séjourner au mesmes lieux quatorze jours, les rivières qui étoient plus bas n'étant pas encore déprisées.

« Le 17 d'Auril nous nous rendîmes aux Trois-Rivières, d'où les glaces n'étoient parties que le jour précédent : nous y passâmes la Fête de Pâques.

« Le Mardy nous arrivâmes heureusement à Québec ; un jour plus tôt nous n'eussions pas pu y aborder, tout n'y étant qu'un pont de glace depuis la cote de Lauson, d'où on avoit encore traversé la rivière à pied sec le jour de Pâques.

« Vraiment l'Ange de Dieu nous conduisoit dans nos démarches et dans nos demeures, comme il conduisoit autrefois son peuple bien-aimé au sortir de la captivité d'Egypte, du milieu des nations barbares. Louez Dieu avec nous, de ce qu'il nous a délivrés d'une servitude bien plus dangereuse, après avoir béni nos travaux par le salut de quantité d'âmes qui jouissent maintenant du repos éternel." (1)

ALPH. TROUVON.

## Exercices de Grammaire.

### § 31. Quatrième Conjugaison.

Adanson.—Le naturaliste Adanson, que le ciel avait fait naître avec de très-heureuses dispositions pour l'étude, était un de ces hommes qui ne connaissent que la science et ses attrait. Lorsque la terrible révolution de 93 éclata, des malheurs de toute espèce fondirent sur lui, sans qu'on l'eût jamais su plaindre. Comme il avait appris à souffrir, il se rendit ses malheurs faciles à supporter. Il avait tout perdu et il vivait dans la plus extrême indigence. Cependant quoiqu'il manquât des choses les plus indispensables, il paraissait toujours content. « Il arrivera, disait-il, ce qu'il plaira au Seigneur ; mais je ferai toujours sa volonté, je suivrai toujours ses saintes lois, et je me garderai bien de les enfreindre. Les

membres de l'Institut lui ayant écrit qu'ils se trouveraient fort honorés s'il prenait part à leurs travaux et qu'ils l'admiraient avec plaisir à leurs séances, il répondit qu'il aurait souscrit très-volontiers à leurs desirs, mais qu'il ne pouvait se rendre à leur invitation, parce qu'il manquait de souliers. Tant qu'il put méditer et écrire, il ne perdit rien de sa sérénité. C'était un bien touchant spectacle de voir ce savant homme, courbé près de son feu, écrivant quelques lignes, d'une main tremblante, à la lueur d'un tison, et oubliant ses peines, toutes les fois qu'une idée nouvelle avait surgi à sa vive imagination. Quand les enfants de ses amis venaient le voir, il leur disait : « Ayez de la civilité, cette qualité rend ceux avec qui nous vivons contents d'eux-mêmes et de nous. Quand on vous interrogera, il vaut mieux que vous répondiez juste que vite. Ne croyez pas qu'on doive regarder comme amis tous ceux qui se parent de ce beau nom, car la plupart ressemblent à un nuage d'été qui se fond au moindre rayon du soleil. Mettez souvent l'amour-propre de côté ; il vous serait plus nuisible qu'utile. » Lorsque la mort surprit ce bon homme vertueux, qui avait plu à tous ceux qui l'avaient fréquenté, il voulut qu'on ne mit sur son cercueil qu'une guirlande de fleurs prises dans les cinquante-huit familles de plantes dont il avait établi la classification. Que son exemple, mes amis, vous apprenne à supporter le malheur et la pauvreté, et à vous bien appliquer à l'étude.

### Questionnaire.

I. Relèvez les verbes de la quatrième conjugaison que vous trouverez depuis le commencement, jusqu'à tant qu'il put méditer et écrire. Vous indiquerez les temps primitifs, le temps, le mode, le nombre et la personne.

Corrigé.—Il y a vingt-cinq verbes, savoir : avoir fait, plus-que-parfait de l'indicatif, troisième personne du singulier du verbe *faire*, faisant, fait, je fais, je fis ;—saurai, présent de l'infinitif de *savoir*, naissant, né, je nais, je nais ;—connaissent : présent de l'indicatif, troisième personne du pluriel de *connaître*, connaissant, connu, je connais, je connus ;—fondirent : prétérit simple de l'indicatif, troisième personne du pluriel de *fondre*, fondant, fondu, je fonds, je fondis, etc.

II. Donnez des propositions qui contiennent des verbes de la quatrième conjugaison depuis tant qu'il put méditer et écrire, jusqu'à la fin.

Corrigé.—Il y a dix-sept propositions, savoir : 1o. Tant qu'il put méditer et écrire. —2o. Il ne perdit (perdre) de sa sérénité. —3o. C'était (être) un bien touchant spectacle de voir ce savant homme courbé près de son feu, écrivant (écrire) quelques lignes. —4o. Et oubliant toutes les fois qu'une idée nouvelle avait surgi (sourire) à sa vive imagination. —5o. Il leur disait (dire). —6o. Cette qualité rend (rendre) ceux, etc.

III. Relèvez tous les verbes de la quatrième conjugaison qui sont ici à un temps simple d'un mode personnel, depuis le commencement, jusqu'à tant qu'il put, et mettez-les à tous les temps composés d'un mode personnel, à la même personne et au même nombre.

Corrigé.—Connaissent : ils ont connu, ils eurent connu, ils avaient connu, ils auront connu, ils auraient connu, ils eussent connu, qu'ils aient connu, qu'ils eussent connu ;—fondirent : ils ont fondu, ils eurent fondu, ils avaient fondu, ils auront fondu, ils auraient fondu, ils eussent fondu, qu'ils aient fondu, qu'ils eussent fondu ;—entendit : il a entendu, il eut entendu, il aura entendu, il aurait entendu, il eût entendu, qu'il ait entendu, qu'il eût entendu, etc.

IV. Relèvez les verbes de la quatrième conjugaison qui sont ici à un temps composé d'un mode personnel, depuis tant qu'il put, jusqu'à la fin, et mettez-les aux temps simples à un mode personnel, au même nombre et à la même personne.

Corrigé.—Avoir souri : il sourit, il souriait, il sourira, il sourirait, qu'il sourie (impératif), qu'il sourisse (subjonctif), qu'il sourît ;—avait plu : il plut, il plaisait, il plut, il plaira, il plairait, qu'il plaise (impératif), qu'il plaise (subjonctif), qu'il plût ;—prîmes : il prend, il prenait, il prit, il prendra, il prendrait, qu'il prenne (impératif), qu'il prenne (subjonctif), qu'il prît, etc.

V. Relèvez les noms et les adjectifs de cet exercice et donnez pour chacun d'eux un verbe de la quatrième conjugaison, toutes les fois que cela sera possible.

Corrigé.—Attrait : extraire, soustraire, distraire ;—plaisir : plaire, déplaire, complaire ;—vivre : vivre, revivre, survivre ;—nuisible : nuire.

(1) On a conservé dans cette citation la vieille orthographe des Relations.